



HAL
open science

Sources textuelles et données matérielles. Quelques exemples de l'apport de la “ méthode chartiste ” à l'indianisme

Vincent Lefèvre

► To cite this version:

Vincent Lefèvre. Sources textuelles et données matérielles. Quelques exemples de l'apport de la “ méthode chartiste ” à l'indianisme. EFEO. Chartistes en Asie. Science historique et patrimoine au lointain (XIXe-XXIe siècle), 2021. hal-04143535

HAL Id: hal-04143535

<https://hal.science/hal-04143535>

Submitted on 18 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE

CHARTISTES EN ASIE

SCIENCE HISTORIQUE ET PATRIMOINE
AU LOINTAIN (XIX^e-XXI^e SIÈCLE)

Études réunies par Jacques BERLIOZ, Cécile CAPOT et Olivier PONCET



ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
& ÉCOLE NATIONALE DES CHARTES

Chartistes en Asie

Ouvrage publié dans le cadre du bicentenaire de l'École nationale des chartes,
avec le soutien du ministère de la Culture (service interministériel des Archives de France).

Illustration de couverture : Louis Finot devant le Vat Xieng Thong, Luang Prabang
(Laos) (photothèque de l'EFEO, EFEO_FINL01154).

Correction : Raphaëlle Roux
Graphisme et mise en pages intérieurs de l'ouvrage : Olivier Umecker



© École nationale des chartes, 2021
65, rue de Richelieu, 75002 Paris
ISBN : 978-2-35723-161-0
ISSN : 1272-2596



EFEO
École française
d'Extrême-Orient

École française d'Extrême-Orient
22, avenue du Président Wilson, 75116 Paris

Tous droits réservés. Aucune reproduction, même partielle,
sous quelque forme que ce soit, n'est permise sans l'autorisation
du détenteur des droits.

Chartistes en Asie

Science historique
et patrimoine au lointain
(XIX^e-XXI^e siècle)



Études réunies par Jacques Berlioz,
Cécile Capot et Olivier Poncet

Sources textuelles et données matérielles

Quelques exemples de l'apport de la « méthode chartiste » à l'indianisme

Vincent LEFÈVRE

Par bien des aspects, l'existence d'une « méthode chartiste » relève du mythe ou du fantasme, ne serait-ce que parce que, pris individuellement, la plupart des enseignements de l'École se retrouvent ailleurs. C'est en fait leur combinaison au sein d'un cursus unique de formation qui en constitue la spécificité. Il n'en reste pas moins vrai qu'une approche privilégiant la critique systématique des sources – que celles-ci soient écrites, visuelles ou matérielles – fait partie intégrante de la démarche chartiste.

Les lignes qui suivent se veulent ainsi un témoignage de cette démarche appliquée à l'orientalisme, et plus particulièrement à l'indianisme. Elles présentent successivement deux études de cas, qui sont le résultat de programmes de recherche dans lesquels j'ai été ou suis encore impliqué : d'une part l'étude philologique d'un texte connu sous le nom de *Dīptāgama*, enrichie par des rapprochements avec des données archéologiques et artistiques, d'autre part le principe inverse, à savoir l'étude archéologique du site de Mahasthan, complétée par une analyse philologique¹.

L'ÉDITION CRITIQUE DU *DĪPTĀGAMA*: LA CONTEXTUALISATION D'UN TRAITÉ DE RITUEL ŚIVAÏTE

Le terme sanskrit *āgama*, qui signifie littéralement « tradition », désigne généralement une catégorie de traités de rituels religieux. Dans l'usage, on l'applique plus particulièrement aux textes du courant śivaïte, c'est-à-dire la branche du brahmanisme qui fait de Śiva la divinité suprême. L'Institut français de Pondichéry, fondé en 1954 selon le vœu de Jawaharlal Nehru, conserve un grand nombre de manuscrits d'*āgama* sur *ôles*, c'est-à-dire sur feuilles de palme, ainsi que des transcriptions d'autres manuscrits conservés dans diverses bibliothèques

1 S'agissant d'un programme achevé (l'édition critique du *Dīptāgama*, menée de 2000 à 2009) et d'un autre encore en cours mais déjà entamé depuis longtemps – la mission française de coopération archéologique au Bangladesh a débuté en 1993 et j'en suis le responsable depuis 2013 – et ayant donné lieu, l'un comme l'autre, à un certain nombre de publications qui seront naturellement mentionnées dans les notes de cette communication, il ne saurait être question de présenter ici des résultats nouveaux et encore moins inédits. Au contraire, on trouvera dans les lignes qui suivent un résumé de certaines hypothèses présentées de manière plus détaillée ailleurs, l'objectif étant plutôt d'insister sur la démarche qui a été la mienne.

du Sud de l'Inde. C'est pourquoi l'un de ses programmes fondateurs porte sur l'étude du plus important des courants śivaïtes du pays tamoul, le Śaivasiddhānta. Avec l'aide des savants traditionnels indiens, les *paṇḍits*, un certain nombre de ces traités ont fait l'objet d'études approfondies, d'éditions critiques et de traductions.

C'est dans la logique de ce programme qu'il m'a été donné de participer, en compagnie de Bruno Dagens et de Marie-Luce Barazer-Billoret et avec l'aide du *paṇḍit* S. Sambandha Śivācārya, à l'édition critique d'un des vingt-huit *āgama* majeurs, le *Dīptāgama*, qui est censé avoir été révélé par Śiva au dieu du feu, Agni².

Nous avons utilisé en tout une quarantaine de manuscrits qui se répartissent en deux groupes : les manuscrits « complets » et les manuscrits « composites » ou « partiels »³. Les manuscrits « complets », dérivant tous d'une source commune théorique, donnent l'intégralité, ou presque, du texte. Nous les avons rassemblés par familles, en fonction de leur organisation d'ensemble et du détail de leurs leçons (FIG. 1). La famille A constitue la base de notre édition : son texte a été jugé le plus satisfaisant dans l'ensemble, tandis que son organisation paraît à peu près cohérente, bien qu'on y trouve déjà trace d'une dégradation du corpus d'origine. Trois familles « complètes » – C, D et E – découlent de A. Elles se distinguent par leurs versions du grand mantra figurant dans notre chapitre I, sur lequel je reviendrai plus loin ; l'ordre des chapitres est également différent et il existe un certain désordre entre la place réelle de chacun et leur numérotation dans les colophons. Dans la famille F, que nous avons considérée comme issue du même original perdu que A et qui lui serait donc parallèle, on constate des caractéristiques contradictoires : on y trouve ponctuellement un état du texte antérieur à une certaine dégradation dans la famille A et ses dérivés ; par endroits, interviennent de nouveaux développements et d'autres interpolations ; enfin, s'en dégage une tendance générale à réécrire certains passages dans le sens d'une *lectio facilior*.

Tous les manuscrits du *Dīptāgama* correspondent à un état de dégradation et/ou de réorganisation plus ou moins avancé du texte d'origine. Le choix a donc été fait dès le départ de ne pas chercher à reconstituer un ordre primitif qui reste très hypothétique mais de se conformer à l'ordre des chapitres donné dans le manuscrit de base (A'), en dépit de certaines inconséquences. Pour autant, l'organisation interne de chaque manuscrit ainsi que les enchaînements affichés d'un chapitre à l'autre et les éventuels numéros donnés à ces derniers dans les colophons permettent de proposer une reconstitution de ce qui a pu être l'état initial.

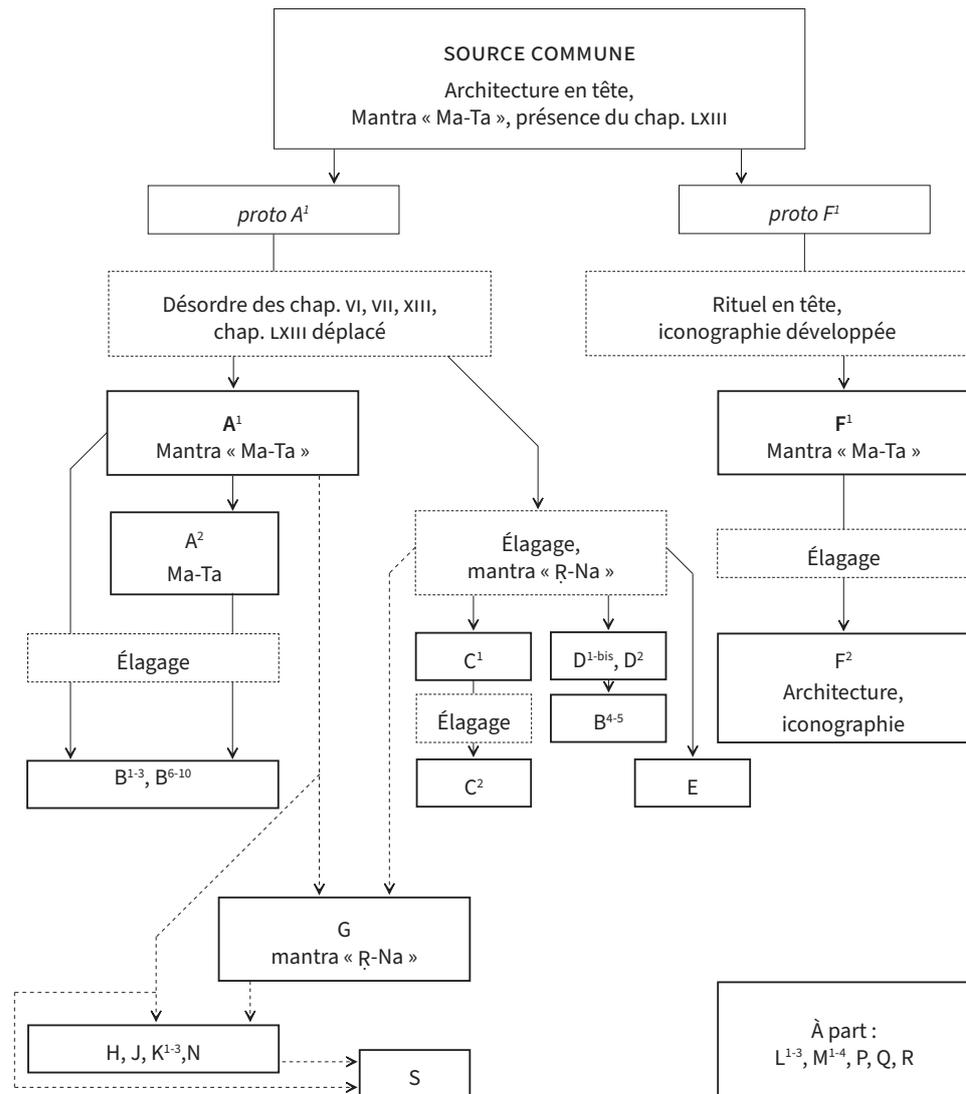
Ce faisant il nous a été possible, par la critique interne, de formuler des hypothèses quant à l'organisation primitive du *Dīptāgama*. C'est ce qui nous permet de présenter ci-dessous en annexe, en regard du sommaire de notre texte dans son état actuel, sa reconstitution hypothétique.

Un premier problème surgit avec la présence de deux incipits. Le premier est l'invocation (*maṅgala*) au dieu Gaṇeśa qui se trouve au début de notre chapitre I (« Extraction des

2 *Dīptāgama*, éd. critique Marie-Luce Barazer-Billoret, Bruno Dagens et Vincent Lefèvre, avec la collaboration de S. Sambhanda Śivācārya et la participation de Christèle Barois, 3 t., Pondichéry, 2004-2009 (Publications de l'Institut français d'indologie, 81). L'essentiel des hypothèses sur l'histoire du texte est synthétisé dans l'introduction du t. III, aux p. 47-61. On y trouvera donc de manière bien plus détaillée ce que nous résumons brièvement ici.

3 Les manuscrits « partiels » proposent des chapitres qui ne sont que nominalement attribués au *Dīptāgama* mais ne se retrouvent pas dans les manuscrits complets. Nous avons fait figurer ces chapitres « supplémentaires » en annexe, dans le t. III de l'édition critique.

FIG. 1
Arborescence
des manuscrits
du *Dīptāgama*
(d'après
Dīptāgama...,
t. III, p. 50).



mantras »); cependant, il n'est fourni que par les manuscrits A et F¹ et correspond sans doute à un réaménagement ancien de l'organisation du texte. En revanche le second, que l'on trouve dans tous les manuscrits complets, se situe dans les premiers vers du chapitre qui traite du choix du site du temple (chapitre LXXIV) et correspond parfaitement à ce que l'on attend au début d'un *āgama* : l'auditeur du traité, en l'occurrence Agni, y interroge Śiva sur les sujets qui seront abordés, dans ce cas particulier ceux qui vont « du labour à l'installation »⁴.

Il paraît plus que probable que – comme nous le proposons en annexe – le *Dīptāgama*, « traité des installations » (*pratiṣṭhāntara*), débutait par un exposé de l'architecture du temple et de ses annexes afin d'établir le cadre dans lequel doivent se dérouler les rites (installations, culte, etc.). Cet exposé devait débiter par les chapitres LXXIV à LXXVI que vient

4 Il s'agit d'une formule classique dans ce genre de littérature normative pour décrire l'ensemble des opérations de construction et de consécration d'un temple hindou : le labour désigne l'aménagement rituel en même temps que physique du terrain sur lequel va s'élever le sanctuaire, l'installation étant le rite par lequel la divinité tutélaire du temple est invitée à s'y fixer.

précéder le second incipit et qui concernent les préliminaires indispensables à la construction du temple (détermination du site, préparation du terrain et mise en place des premières briques). Venaient ensuite les chapitres II à XVIII en un enchaînement parfaitement logique : ils décrivent en détail et le temple et les images qui y seront installées puis utilisées pour le rituel⁵. Cependant, trois chapitres relevant du développement sur l'architecture se trouvent isolés plus loin dans l'ouvrage : celui qui traite des briques de couronnement (chapitre XCV) et qui devrait normalement constituer la fin de l'exposé de la construction du temple⁶, celui sur les temples à cinq paliers (chapitre LXIII), qui paraît être en fait une interpolation⁷, et enfin le chapitre XXXII, qui traite des agglomérations où peuvent être construits les temples mais qui reprend aussi une partie des préliminaires à leur construction dont il est question dans les chapitres LXXIV à LXXVI.

Le cadre architectural étant établi, il est alors possible d'installer le *liṅga*, c'est-à-dire la manifestation aniconique de Śiva qui est le principal objet de culte du temple : précédée de l'indispensable oblation du site (chapitre XIX), cette installation fait l'objet des chapitres XX et XXI. Le *liṅga* installé, le culte quotidien peut commencer, ce qui justifie la présence immédiatement après des chapitres consacrés aux officiants (chapitre XXII) et au culte de Śiva (chapitres XXIII et XXV-XXVIII), auxquels sont mêlés ceux traitant de cérémonies exceptionnelles. Après la description du culte quotidien, on aborde un nouvel ensemble très cohérent avec les chapitres XXXIV à XLIX, qui traitent de l'installation des images manifestes de Śiva, préalable indispensable à la fête du temple puisque toutes ces images (mobiles, semble-t-il) y participent. À cette présentation des images manifestes succède une suite de chapitres souvent désordonnée (chapitres LII-LXXVIII) : leur emplacement n'est pas toujours explicable et plusieurs d'entre eux sont absents de certains manuscrits « complets ». En revanche, les chapitres LXXIX à XCIII forment un nouveau développement cohérent : il s'agit cette fois-ci de la grande fête du temple, dont l'organisation d'ensemble est clairement détaillée. Enfin, il est probable que le texte du corpus d'origine s'achevait sur le long chapitre XCIV consacré aux instruments du culte.

Reste, pour terminer ce tableau du corpus d'origine, le chapitre I qui traite de l'extraction des mantras, c'est-à-dire les formules sacrées. Ce chapitre est composé de deux parties, dont la seconde est peut-être une interpolation. Présent dans la plupart des manuscrits « complets », il est placé en première position dans cinq d'entre eux. La seconde partie de ce chapitre est un long exposé sur un mantra en 1 369 syllabes à installer sur un diagramme. Ce mantra, parvenu dans un état très corrompu, apparaît dans deux recensions fournies par les familles A et F d'une part et C et D d'autre part – cette distinction étant l'un des facteurs déterminants de notre arborescence (cf. FIG. 1).

En résumé, et en dépit des anomalies que nous avons signalées, il semble que le *Dīptāgama* s'organisait primitivement de manière assez logique selon la séquence suivante : question initiale d'Agni à Śiva, détermination du site et construction du temple, iconographie, instal-

5 Cette partie du texte a dû connaître des bouleversements, qui se traduisent par le désordre de certains vers qui s'est instauré dans les chapitres VI, VII et XIII, sauf dans les manuscrits F, qui par ailleurs font d'importantes interpolations dans les chapitres XIV et XVI.

6 Sa position actuelle est le résultat de sa disparition très probablement accidentelle mais certainement ancienne de l'archétype des manuscrits A : on constate en effet que dans A¹ la numérotation des chapitres est parfaitement continue de VIII à XXIII, ce qui indique que cette disparition était déjà un fait admis.

7 Sur ce chapitre, voir *Dīptāgama...*, t. I, p. 6.

FIG. 2
Le temple de
Rājendracōlīśvara
à Gangaikonda-
cholapuram,
milieu du XI^e siècle.



lation du *linga* et début du culte quotidien, installation des images mobiles, consécration du temple et présentation de divers rituels occasionnels ou optionnels, enfin, exposé général sur la fête suivi d'une présentation des instruments du culte.

Sur la base de ces constatations, on peut reprendre l'historique du *Dīptāgama* en posant que sa version initiale se reflète dans les manuscrits A, non sans un début de désordre assez marqué. Parallèlement, la famille F montre d'une façon générale une volonté très nette de mise à jour : réorganisation d'ensemble, adjonction de nouveaux développements et, éventuellement, simplifications. La seconde grande étape est marquée par une spécialisation accrue du texte, sans doute due à une certaine sélection de la matière, complétée par des pertes accidentelles (familles C, D et E). C'est peut-être aussi à ce moment qu'ont eu lieu, dans la transmission du texte, d'autres incidents tels que ceux qui ont conduit à la création de deux versions du mantra en 1369 syllabes du chapitre 1.

De ce qui précède, il apparaît clairement que l'état actuel du *Dīptāgama* est le résultat de plusieurs étapes espacées dans le temps. Il n'est donc pas question d'en proposer une date unique ; de toute manière, toute tentative de datation absolue se heurte à l'absence de critères décisifs tels qu'une date dans un colophon ou la mention explicite d'un fait historique. Tout au plus peut-on suggérer une fourchette chronologique et, éventuellement, des hypothèses pour la datation des étapes majeures. Pour cela, on s'appuie sur des rapprochements avec des réalités matérielles – monuments, images et inscriptions du Sud de l'Inde. Ces repères servent à voir si et comment l'évolution du *Dīptāgama* témoigne du contexte socio-historique dans lequel elle s'est déroulée.

La question de l'architecture qui ouvre le traité concerne essentiellement le temple. Comme d'habitude dans ce genre de texte sanskrit, cette présentation ne fait pas référence à des monuments précis, du moins ouvertement. Cela étant, dans leur ensemble, les descriptions qui nous sont données – qu'il s'agisse des plans, des élévations, des modénatures ou encore du traitement des superstructures – correspondent assez bien aux monuments de l'époque cōla (du nom de la grande dynastie tamoule ayant régné sur l'Inde du Sud et au-delà, du IX^e au XIII^e siècle) (FIG. 2).



FIG. 3
Un des pavillons
d'entrée (*gopura*)
du temple de
Nāṭarāja à
Chidambaram,
XII^e siècle.

Tout au plus peut-on noter que le texte insiste peu sur les pavillons d'entrée (*gopura*) et, en particulier, sur leur hauteur ; or on sait que ces éléments commencent à acquérir de l'importance à partir du XII^e siècle (Chidambaram ; FIG. 3) ; mais ce n'est que plus tard que les pavillons d'entrée dépasseront les sept étages, ce qui ne semble pas envisagé dans le *Dīptāgama*.

Le texte insiste sur les pavillons en général et accorde un développement relativement important aux galeries adossées aux enceintes (*mālikā*). Un tel dispositif est particulièrement mis en valeur dans les temples cōla de Tanjore (FIG. 4) au début du XI^e siècle, de Gangaikondacholapuram au milieu du XI^e siècle (cf. FIG. 2), et de Darasuram dans le troisième quart du XII^e siècle. On peut également signaler une hypothétique allusion à un édifice qui abrite la manifestation dansante de Śiva et qui est qualifié de *vājisthāna* (littéralement « emplacement pour les chevaux ») : s'agit-il d'une simple allusion à l'écurie du palais ou d'une référence aux pavillons en forme de chars tirés par des chevaux qui vont connaître une certaine fortune au XII^e siècle (FIG. 5) ?

S'agissant de l'iconographie en général, on peut faire à peu près la même remarque qu'à propos de l'architecture : les prescriptions du *Dīptāgama* correspondent *grosso modo* aux usages en vigueur à l'époque cōla, même si l'on sait que cette dernière a établi des canons qui sont restés une référence aux époques ultérieures. Là encore, il est difficile de déceler des allusions précises. Cependant, il faut signaler l'interpolation d'un demi-vers par les manuscrits F au chapitre XVI (après le vers 152ab) qui indique que Śiva doit placer une guirlande sur la tête de son dévot Caṇḍeśa : cette scène – par ailleurs bien connue de la mythologie – n'étant pas si courante dans l'iconographie de l'Inde du Sud, il est tentant d'y voir une référence implicite au célèbre panneau placé le long de l'escalier nord de Gangaikondacholapuram (FIG. 6).



FIG. 4
Vue de la galerie
de l'enceinte sud
du temple de
Râjarâjesvara à
Tanjore, début
du XI^e siècle.



FIG. 5
Le pavillon sud,
en forme de
char, du temple
d'Airâvatesvara
à Darasuram,
seconde moitié
du XII^e siècle.



FIG. 6
Śiva accordant
sa grâce à son
dévot Caṇḍeśa,
temple de
Rājendracōlīśvara
à Gangaikonda-
cholapuram,
milieu du XI^e siècle.

Enfin, notre texte accorde une place privilégiée aux images portatives en métal. On sait que la production de ces images, fort ancienne dans le delta de la Kaverī, y connaît à partir du dernier tiers du x^e siècle un essor sans précédent. À partir de la fin du XI^e siècle, la production est marquée par un double phénomène, conséquence de la diversification sociale des commanditaires : l'accroissement très net du nombre de bronzes produits et l'élargissement de l'iconographie⁸. Le *Dīptāgama* se fait sans doute l'écho de cette importance accrue des images en bronze. La plupart de celles qu'il mentionne renvoient à une iconographie classique, facilement illustrée par les pièces visibles dans les temples ou les musées. Toutefois, il y a deux images dont le traitement en bronze est plus surprenant : Liṅgodbhavamūrti et Caṇḍeśānugrahamūrti. À notre connaissance, aucun exemple de ces images en bronze ne nous est parvenu. Mais leur existence est attestée par deux inscriptions clairement datées du tout début du XI^e siècle, dans la fondation royale de Tanjore⁹. Or le *Dīptāgama*, plus que d'autres traités du même type, accorde une place particulière à la royauté.

En résumé, toute proposition de datation ne peut reposer que sur un double système d'hypothèses : d'une part la reconstitution – probable mais malgré tout sujette à discussion – de l'évolution interne du texte, d'autre part les rapprochements avec des éléments extérieurs, eux aussi discutables puisque aucune référence n'est explicite dans les *āgama*. Ces précautions étant posées, on peut suggérer le schéma suivant. Si l'on fait abstraction de petites interpolations ou omissions de vers, les quatre-vingt-quatorze premiers chapitres du *Dīptāgama* forment un ensemble relativement cohérent et unitaire, tant du point de vue du contenu que de celui de la rédaction. Bon nombre de prescriptions de ce texte de base, constitué donc par les quatre-vingt-quatorze premiers chapitres de notre édition, suggèrent que la rédaction ne serait pas antérieure à la période cōla. Il semble également que l'on peut faire quelques recoupements plus précis avec des faits propres au XI^e siècle, voire au XII^e, et que des rapprochements avec des fondations royales sont envisageables. Ce texte de base a été mis en désordre à une date qu'il est impossible de préciser. Il a également subi des adjonctions. À ce propos, et si l'on considère la procession du char ou éventuellement la fête des dévots (*bhaktā*), on constate que ces adjonctions ont peut-être eu lieu dès le XII^e siècle, c'est-à-dire rapidement après le premier état du texte. Mais cela a pu tout aussi bien se produire bien plus tard, à l'époque de Vijayanagar (xv^e-xvi^e siècles). Cela ne signifie pas que le texte n'a pas vécu entre sa première rédaction et la période de Vijayanagar, ni non plus, d'ailleurs, qu'il n'a pas continué à vivre après cette dernière.

À LA RECHERCHE DE L'HISTOIRE ANCIENNE DE MAHASTHAN

Venons-en maintenant à notre deuxième étude de cas. Depuis l'exploration du Bengale au XIX^e siècle par Sir Alexander Cunningham (1814-1893), le père de l'archéologie en Asie du Sud et le fondateur de l'Archaeological Survey of India, on sait que le site de Mahasthan,

8 Sur ce point, voir Vincent Lefèvre, *Commanditaires et artistes en Inde du Sud. Des Pallava aux Nāyaka*, Paris, 2006, part. p. 221-233.

9 *South Indian Inscriptions*, t. II: *Tamil Inscriptions of Rajaraja, Rajendra-Chola, and Others in the Rajarajesvara Temple at Tanjavur*, éd. Eugen Hultzsch, Part II, Madras, 1892 (Archaeological Survey of India, nouv. série, 10), n° 44, p. 174-177.



FIG. 7
Vue des ruines
de l'enceinte nord
de Mahasthan.

dans l'actuel Bangladesh, correspond à l'antique Puṇḍranagara, « capitale » de la province de Puṇḍravardhana ou Varendra, région du nord du Bengale (FIG. 7)¹⁰. Les données textuelles – épigraphiques ou littéraires – sur la ville et sa région sont relativement rares et n'apportent que peu d'informations facilement utilisables¹¹. Il faut se reposer pour l'essentiel sur l'archéologie afin de reconstituer l'histoire de Mahasthan¹². Mais si les fouilles ont eu lieu tout au long du XX^e siècle, ce n'est que depuis vingt-cinq ans, avec l'établissement d'une mission archéologique française, que sont menées des opérations systématiques qui permettent d'analyser l'ensemble de la séquence d'occupation du site¹³. C'est ainsi qu'il a été possible d'établir une chronologie fine de la ville et de mettre en lumière des faits historiques par ailleurs totalement inconnus des sources écrites, tels qu'un important siège

10 Alexander Cunningham, *Report from a Tour in Bihar and Bengal, 1879-1880. From Patna to Sunargaon*, Calcutta, 1882 (Archaeological Survey of India, Reports, 15); réimpr. New Delhi, 2000.

11 Après Cunningham, il faut mentionner le toujours très utile petit ouvrage de Prabhas Chandra Sen, *Mahasthan and its Environs*, Rajshahi, 1929.

12 Les données issues des fouilles menées depuis la découverte du site sont synthétisées dans une brochure du département d'archéologie du Bangladesh: Nazimudin Ahmed, *Mahasthan. A Preliminary Report on the Recent Archaeological Excavation at Mahasthangarh*, Dhaka, 1975. On peut encore mentionner une utile publication bangladaise: Afroz Akram, *Mahasthan*, Dhaka, 2006, ainsi que Vincent Lefèvre, « La statuare de Mahasthan », dans *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, t. 96, 2017, p. 119-161.

13 Les fouilles sont toujours en cours et ne sont donc encore que partiellement publiées. Celles du secteur dit du « rempart Est » (1993-1999) ont fait l'objet de deux volumes, en anglais et en français: *First Interim Report, 1993-1999. France-Bangladesh Joint Venture Excavations at Mahasthangarh*, dir. Md. Shafiqul Alam et Jean-François Salles, Dhaka, 2001, et *Second Interim Report, 1993-1999. France-Bangladesh Joint Venture Excavations at Mahasthangarh*, dir. Md. Shafiqul Alam et Jean-François Salles, Dhaka, 2017; *Mahasthan I. Pundranagara. Cité antique du Bengale*, dir. Jean-François Salles, Turnhout, 2007 (Indicopleustoi, 5), et *Mahasthan II. Fouilles du rempart Est. Études archéologiques*, dir. Jean-François Salles, Turnhout, 2015 (Indicopleustoi, 10).

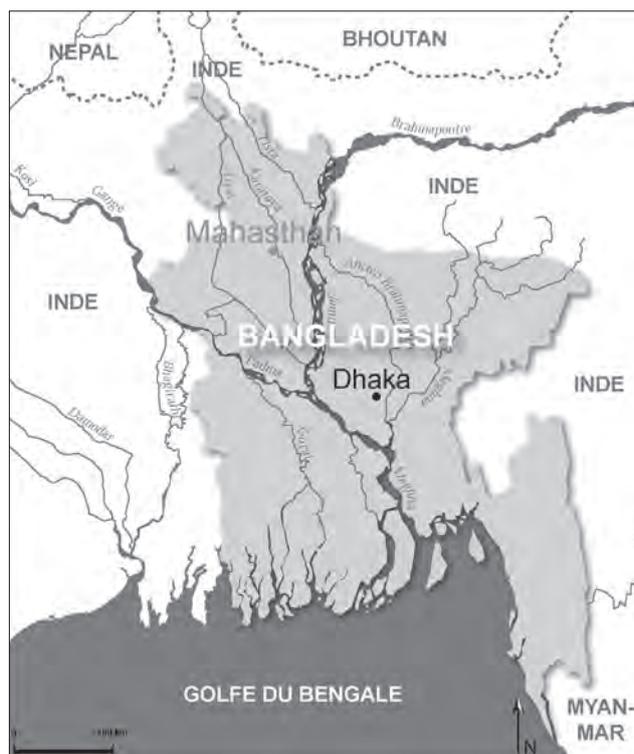


FIG. 8
Carte du Bangladesh avec localisation du site de Mahasthan (Mission française de coopération archéologique au Bangladesh).

militaire aux alentours des VII^e-VIII^e siècles ou un séisme au XIII^e siècle¹⁴.

Mahasthan se situe à une douzaine de kilomètres au nord de la ville de Bogra (FIG. 8). Si de très nombreux vestiges (temples, monastères, etc.) se trouvent tout autour, le site proprement dit est une ville-citadelle bâtie au sommet d'un coteau qui surplombe un méandre de la Karatoyā, aujourd'hui un petit cours d'eau mais dont les études environnementales ont montré qu'elle était une très grande rivière jusqu'à un changement géotectonique à la fin du XVIII^e siècle qui a provoqué la dérivation du Brahmapoutre vers l'ouest et la capture par ce dernier de l'essentiel du système hydrographique de la Tistā et de son affluent, la Karatoyā¹⁵. La citadelle est délimitée par un rempart s'étendant en longueur sur 1,5 kilomètre et en largeur sur 1 kilomètre selon un tracé rectiligne irrégulier (FIG. 9). Ce rempart a été reconstruit à plusieurs reprises, mais les fouilles ont révélé que son plan est d'origine et remonte à l'époque maurya (IV^e-III^e siècles av. J.-C.).

Si Mahasthan semble avoir entamé un déclin extrêmement net vers les XIII^e-XIV^e siècles, le site ne paraît cependant jamais avoir été totalement abandonné.

Un simple coup d'œil au plan révèle que les vestiges conservés à l'intérieur du site se concentrent tous sur un axe nord-sud dans la partie orientale de la ville, c'est-à-dire le long de la Karatoyā. Cet axe est d'autant plus remarquable qu'il se prolonge à l'extérieur du rempart, du fait de la présence de deux sanctuaires visiblement en lien avec les portes monumentales de la ville et que l'on atteignait en franchissant, si ce n'est une douve, du moins un bras d'eau constituant peut-être un point d'ancrage en lien avec la rivière. Au nord, sur une hauteur dominant la rivière, se trouvent les vestiges d'un ensemble connu localement sous le nom de Govinda Bhiṭā ; au sud, beaucoup moins visibles, ce sont les restes de Mogadasa, qui n'ont pas encore fait l'objet d'une véritable exploration.

- 14 La synthèse des fouilles du secteur dit de Mazar (2000-2011), à l'angle sud-est de la citadelle, est en cours de publication. Des articles donnent cependant déjà un aperçu : Ernelle Berliet, Barbara Faticoni, Marie-Françoise Boussac et Jean-François Salles, « Fouilles à Mahasthangarh (Bangladesh). Approches chronologiques et données culturelles », dans *Orientalismes. De l'archéologie au musée. Mélanges offerts à Jean-François Jarrige*, dir. Vincent Lefèvre, Turnhout, 2012 (Indicopleustoi, 9), p. 61-84, et Jean-François Salles, Marie-Françoise Boussac, Bruno Helly, Emmanuel Laroze et Chrystel March, « New researches at Mahasthan (Bangladesh): a re-appraisal of the history of the city », dans *South-Asian Archaeology and Art 2012*, t. II: *South-Asian Religions and Visual Forms in their Archaeological Context*, dir. Vincent Lefèvre, Aurore Didier et Benjamin Mutin, Turnhout, 2016 (Indicopleustoi, 12), p. 631-654.
- 15 Christine Jacqueminet et Jean-Paul Bravard, « Hypothèses néotectoniques dans l'analyse du réseau hydrographique de la Tista-Karatoya (Bangladesh) à l'Holocène: l'apport de l'imagerie satellitale », dans *Géocarrefour*, 2002, p. 185-196; Christine Jacqueminet, Cyril Allemand et Kevin Pedoja, « Paléoenvironnement et environnement actuel du site de Mahasthan au Bangladesh », dans *Mahasthan II...*, p. 59-100 (planches couleur, p. 433-436); Vincent Lefèvre, « La Karatoyā. Grandeur et décadence d'un fleuve du Bengale », dans *Fleuves d'Asie. Centres de civilisation*, dir. Pierre-Sylvain Filliozat et Michel Zink, Paris, 2020, p. 169-189.

Quiconque s'est un peu intéressé à Mahasthan a entendu la légende d'un étrange roi nommé Paraśurāma¹⁶. Alors que des souverains musulmans règnent déjà dans une partie du Bengale, Mahasthan se trouve encore gouverné par ce souverain hindou, probablement imaginaire. Arrive alors à la ville un fakir, ou religieux mendiant musulman, appelé Hajrat Shah Sultan Balkhi Mahisawar. Se présentant devant le souverain, il lui demande de lui donner un morceau de terre suffisant pour poser la peau d'animal qui lui sert de tapis de prière. Paraśurāma accorde bien volontiers cette requête en apparence modeste, mais aussitôt que Shah Sultan entame sa prière, le tapis se met à grandir jusqu'à couvrir la totalité du royaume. Inévitablement, un conflit éclate entre le souverain hindou et le fakir et ses partisans. Mais Paraśurāma dispose d'une arme secrète : un puits dont l'eau lui permet de ressusciter ses soldats. Pour mettre fin à ce charme, Shah Sultan emploie un rapace pour faire tomber un morceau de bœuf dans l'eau et la polluer¹⁷. De la sorte, le combat tourne à son avantage et Paraśurāma est tué. Vainqueur, Shah Sultan décide alors d'épouser la princesse Śilā Devī, fille (ou sœur, selon les versions) du souverain défunt. Mais celle-ci, après avoir fait mine d'accepter, parvient à poignarder Shah Sultan avant de se jeter du haut de la muraille dans la Karatoyā, au lieu dès lors appelé *ghāt* de Śilā Devī, aujourd'hui connu comme le centre d'un pèlerinage hindou visiblement très ancien.

Ce pèlerinage est glorifié par un *māhātmya*, c'est-à-dire un poème panégyrique : le *Karatoyā Māhātmya* (KM), qui associe le lieu saint à la figure de Paraśurāma, celui-ci étant cette fois, beaucoup plus classiquement, le sixième *avatāra*, ou incarnation terrestre, du dieu Viṣṇu. La similitude entre le nom du roitelet, par ailleurs totalement inconnu des sources historiques et dont on ne peut pas dire qu'il a brillé par ses exploits militaires, et le nom de l'incarnation de Viṣṇu est remarquable. En l'état actuel de nos connaissances, l'édition du KM se fonde sur un unique manuscrit conservé à la Dacca University Manuscript Library. Celui-ci est très court, puisqu'il ne comporte que quatre folios ; il est daté de 1784 Śaka, soit 1862-1863 de notre ère. Dans l'absolu, une édition critique à partir de plusieurs manuscrits

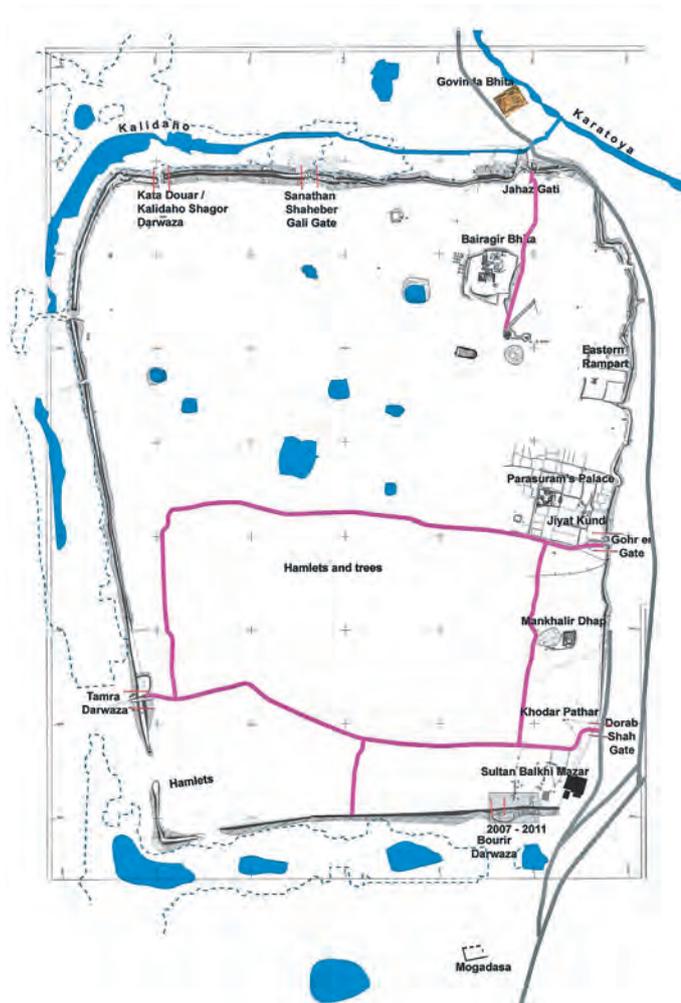


FIG. 9
Carte
archéologique du
site de Mahasthan
(Mission française
de coopération
archéologique au
Bangladesh).

16 La légende est mentionnée dans P. C. Sen, *Mahasthan and its Environs...*, p. 4-6, et plusieurs gazettes du XIX^e siècle sont reprises dans *Mahasthan II...*, p. 34-58. Le sujet a aussi été l'objet d'une étude dans Vincent Lefèvre, «Le mystérieux Paraśurāma de Mahasthan», dans *Bulletin d'études indiennes*, t. 33, 2015, p. 313-336.

17 Rappelons que dans la tradition hindoue, la vache est un animal sacré dont la chair ne saurait être consommée.

serait souhaitable mais cela ne sera possible que par la découverte fortuite de notre texte dans un autre manuscrit. Avec un regard critique, il est cependant possible de déceler plusieurs strates dans le KM tel qu'il a été publié¹⁸. Il ne s'agit pas d'un texte cohérent en l'état, mais d'un ensemble qui a vécu et a été modifié au fil du temps, comme cela est d'ailleurs courant dans ce type de littérature.

De manière tout à fait banale pour un *māhātmya*, le texte adopte la forme d'un dialogue entre deux divinités, entrecoupé d'interventions du *sūta*, ou narrateur. Il débute d'entrée de jeu par une question de la déesse Pārvatī à son époux, Śiva : elle souhaite entendre une nouvelle légende concernant l'origine d'une rivière, en l'occurrence la Karatoyā, qui sanctifie la terre des Puṇḍra (v. 1-3). Śiva (Īśvara) lui explique alors que cette rivière est issue de l'eau qui a été versée sur leurs mains lors de leur cérémonie de mariage. Elle baigne la terre des Puṇḍra, dont Viṣṇu est la divinité tutélaire (v. 4-9). Le narrateur (re)prend alors la parole pour expliquer que cette terre est consacrée à Paraśurāma. Outre ses hauts faits, Paraśurāma a permis à la Karatoyā de s'écouler à travers ce pays (v. 10-16). Puis vient une description de la « terre sainte » (*vedikā* ou *kṣetra*) qui s'étend « entre Skanda et Govinda (Viṣṇu) » : un certain nombre de divinités l'occupent en des emplacements particuliers, tandis que (Paraśu)rāma y a sa demeure (v. 17-23). Commence alors un long passage qui chante les bienfaits du pèlerinage accompli au bord de la Karatoyā, notamment à l'occasion de certaines conjonctions astrales (v. 24-58). Ce passage se termine par l'énumération de dix-neuf qualités ou caractéristiques qui valent au site d'être appelé *mahāsthāna*, le « grand lieu » ou la « grande place » (v. 59-60)¹⁹. Enfin, le colophon indique que l'on vient d'entendre le *māhātmya* du territoire des Puṇḍra (*pauṇḍrakṣetra*), qui fait partie d'un texte plus important dénommé l'*Uttara-Paṇḍra-khaṇḍa* (inconnu à ce jour).

Alors que le texte semble fini, le narrateur reprend une nouvelle fois la parole et recommence à chanter les vertus de la Karatoyā. L'expression est assez différente mais le fond varie peu par rapport à ce qu'on a lu précédemment, si ce n'est que le texte cite davantage de rivières de toute l'Inde et semble un peu plus « passe-partout » (v. 61-83). À la toute fin, il est néanmoins brièvement question de Paraśurāma (v. 83). Après un dernier vers de louange (v. 84) survient un second colophon : celui-ci est un peu plus développé et désigne le texte comme le *Karatoyā Māhātmya*, qui s'inscrit dans la geste de Paraśurāma tirée de la conversation entre le *sūta* et Śaunaka dans l'*Uttara-Paṇḍra-Khaṇḍa*. La présence de deux colophons indique d'emblée que l'on a deux versions différentes, qui ne se contredisent pas mais se juxtaposent sans justification évidente. La seconde version est plus courte et se concentre sur la sainteté de la rivière et le pèlerinage. Nous pensons que cela témoigne plutôt d'un état tardif du texte. En ce qui concerne la première version, aussi convenue qu'elle puisse paraître par bien des aspects, elle n'en correspond pas moins assez précisément au site tel que nous le connaissons encore aujourd'hui et qui était celui de la fin de la période pāla (VIII^e-XI^e siècle), aux alentours du XI^e siècle. Par ailleurs, on note l'importance croissante du courant śivaïte à cette période, ce que reflète aussi en partie le texte. On peut ainsi dresser une carte schématique du paysage religieux de la ville, c'est-à-dire de l'implantation des sanctuaires, et la comparer à la carte archéo-

18 Le prochain volume des fouilles de Mahasthan, en cours de publication, contiendra une étude d'ensemble ainsi qu'une traduction de ce texte.

19 On a donc là la plus ancienne mention connue du nom actuel du site : Mahasthan.

logique (FIG. 10). Par exemple, le *māhātmya* répète à l'envi que la ville se trouve « entre Skanda et Govinda ». On y reconnaît sans trop de problèmes les deux temples extérieurs mentionnés précédemment. En lien avec l'onomastique locale, cela invite donc à identifier le temple septentrional comme étant dédié à Viṣṇu. Le monument de Mogadasa pourrait par conséquent être un temple de Skanda.

Les sanctuaires des déesses sont inconnus à ce jour, mais le *māhātmya* insiste beaucoup sur un temple de Śiva (Bhūtikeśvara) dont l'emplacement coïncide très bien avec les vestiges connus sous le nom de Bairāgīr Bhiṭā (« mont de l'ascète ») et qui sont ceux d'un ensemble de trois temples entourés de plusieurs bassins (FIG. 11). Malgré des fouilles peu satisfaisantes, il est néanmoins établi que Bairāgīr Bhiṭā a été érigé vers les VI^e-VII^e siècles et a connu d'importantes reconstructions aux alentours du XI^e siècle ou, en tout cas, à la fin de la période pāla.

Enfin, un peu plus au sud, le texte fait la mention de la résidence (*sabhā*) de Paraśurāma, simplement appelé Rāma. Cela correspond peut-être aux restes d'un ensemble architectural associé à un grand puits maçonné, ensemble appelé localement le palais de Paraśurām(a) (*Parasuramer Bāri*) et Jīyat Kund, le « puits de la vie ». Si l'on suit la légende locale, ces vestiges seraient les restes du palais du malheureux roi Paraśurāma. Toutefois, en l'état actuel des choses, l'archéologie ne permet pas vraiment d'accréditer une telle identification, d'autant que, comme on l'a déjà dit, ce souverain est totalement inconnu des sources historiques. Le monument mériterait des fouilles approfondies mais on peut d'ores et déjà affirmer que, dans son état le plus tardif actuellement visible, il faisait partie d'une structure bien plus vaste incluant notamment le puits, qui fait écho à celui de la légende (et en est probablement à l'origine). Sans être grandiose, l'architecture ne mérite pas d'être qualifiée de « palais » mais constitue une résidence de qualité. L'étude menée par l'équipe française tend à la situer à l'époque moghole, aux XVI^e-XVII^e siècles²⁰. Tant l'observation attentive des restes architecturaux que les quelques sondages et collectes de surface indiquent que ce monument s'élève sur des vestiges plus anciens, dont il n'est pas encore possible de reconstituer le plan. Deux phases d'occupation antérieures ont probablement eu lieu, la première aux alentours du VIII^e siècle et la suivante au début de la période musulmane. Beaucoup d'incertitudes subsistent donc, mais on peut supposer qu'il existait une fondation ancienne et que quelque chose s'élevait bien là à l'époque supposée de Paraśurāma.

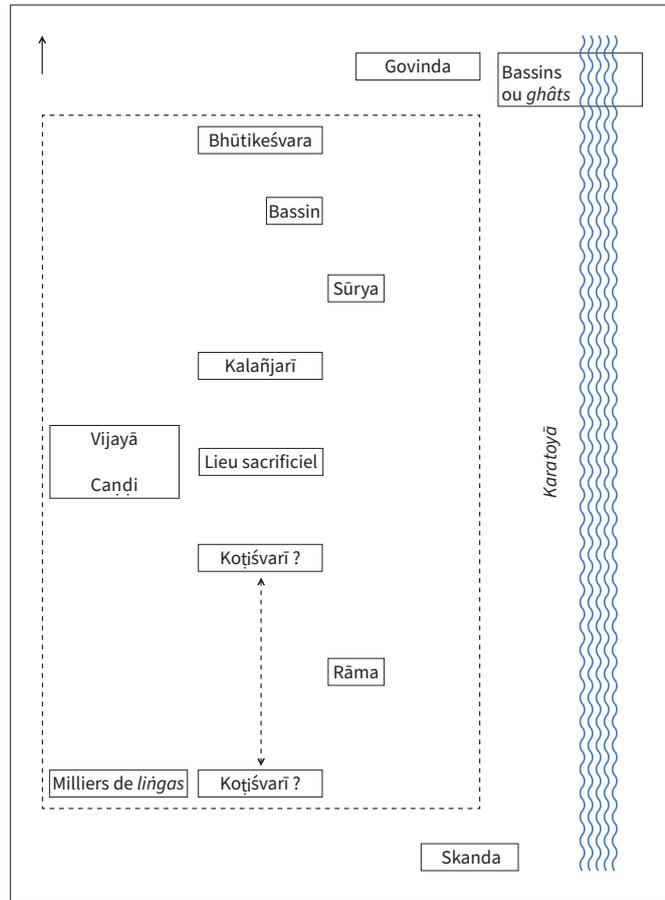


FIG. 10 Schéma d'implantation des divinités sur le site de Mahasthan selon le *Karatoyā Māhātmya*.

20 Laurent Volay et Jean-François Salles, « Exploration de Parasuram's Palace », dans *Mahasthan I...*, p. 377-398.

FIG. 11
Vue aérienne des
ruines de Bairāgīr
Bhiṭā à Mahasthan.



Si l'on revient au Paraśūrāma mythologique, force est de constater que, malgré une iconographie pauvre, il jouissait d'une notoriété certaine au Bengale et était associé aux légendes d'origine des grands fleuves qui structurent l'Est de l'Inde, la Karatoyā en ce qui nous concerne mais aussi son grand « rival » oriental, le Brahmapoutre. Pour autant, cela ne nous éclaire pas sur la question de l'identité ou de la confusion entre l'*avatāra* de Viṣṇu et le supposé dernier roi hindou de Mahasthan. Mais la clé de l'énigme réside peut-être dans un examen attentif d'un autre texte, bien connu cette fois : le *Rāmacarita* de Sandhyākaranandin. Ce poème épique fait partie des œuvres à double sens que permet la plasticité de la langue sanskrite, puisqu'il narre à la fois les hauts faits de Rāma, le héros du *Rāmāyaṇa*, et les efforts accomplis par le roi Rāmapāla (v. 1077-v. 1120) pour reconquérir la région de Varendra (ou Puṇḍravardhana)²¹. Au-delà du tour de force littéraire, l'objectif d'une telle œuvre est d'établir une analogie entre le Rāma mythologique et le souverain ayant rétabli la gloire de la dynastie Pāla après les désordres semés par plusieurs de ses vassaux. Le propos du poète n'était pas de rédiger une chronique historique. Cependant, à condition de le faire avec prudence, il n'est pas interdit d'exploiter le *Rāmacarita* sous un angle historique. Ainsi, le livre II met en parallèle la conquête de (Śrī) Lankā par Rāma et celle de Varendra par Rāmapāla. Ayant rétabli la paix, Rāmapāla est en mesure de redonner tout son éclat et sa prospérité au pays :

<Varendrī>, où naissaient des familles de brahmanes, dont la cité de Skandanagara
accroissait la richesse, qui recevait des marques d'honneur,
Où, habitant des demeures où fleurissaient d'immenses lotus, les êtres qui ignorent le
sommeil peuplaient la cité de Śoṇitapura ;

21 Dans les lignes qui suivent, nous nous appuyons sur la traduction et l'analyse de Sylvain Brocquet, *La geste de Rāma. Poème à double sens de Sandhyākaranandin (introduction, texte, traduction, analyses)*, Pondichéry, 2010, qui suit lui-même *The Rāmacaritam of Sandhyākaranandin*, éd. R. C. Majumdar, Radhagovinda Bhasak et Nanigopal Banerji Kavyatirtha, Rajshahi, 1939.

<Varendrī>, dont les flots inestimables de la Gaṅgā et de la Karatoyā, de part et d'autre, font une contrée particulièrement sainte, Qui recèle le grand lieu de pèlerinage appelé « Apunarbhava » qui lui confère pureté et splendeur.

Il s'installe alors dans sa capitale, baptisée Rāmavatī, qu'il va orner de monuments :

Avec l'aide de ses divins alliés, pour le bénéfice des sages,
Des temples de Śiva, au nombre de trois, par ce <seigneur> resplendissant furent placés
au sommet d'une chaîne de montagnes [...]
Ce roi, les endiguant par des rangées de larges rochers et de palmiers, leur donnant l'aspect
de l'océan lui-même,
Aménagea, geste témoinnant de sa libéralité, des étangs.

La région de Varendra est donc décrite comme située entre le Gange et la Karatoyā ; elle est le lieu d'un pèlerinage qualifié d'*apunarbhava* (« non-renaissance »), puisqu'il apporte la libération du cycle des réincarnations : de toute évidence, il s'agit du pèlerinage qui est au cœur du *Karatoyā Māhātmya*. Trois villes sont mentionnées : Skandanagara, Śoṇitapura et Rāmavatī. Les deux premières sont relativement bien identifiées : Skandanagara est probablement Skander Dhap, un faubourg de Mahasthan, et Śoṇitapura correspond au site archéologique de Bangarh, au Bengale indien²². Reste la ville de Rāmavatī, la capitale « fondée » par Rāmapāla. Jusqu'à présent, aucun site n'a été proposé pour l'identifier. On peut donc se demander si la solution n'est pas sous nos yeux et s'il ne s'agit pas tout simplement de Puṇḍranagara/Mahasthan, que Rāmapāla aurait rebaptisée après l'avoir reconquise et en partie rebâtie²³. Outre la mention du pèlerinage *apunarbhava*, le *Rāmacarita* mentionne en effet la construction de trois temples dédiés à Śiva sur une « montagne » et entourés de bassins. Or cela correspondrait très bien à Bairāgīr Bhiṭā (la « colline de l'ascète »), cet ensemble de trois temples situé sur une hauteur (c'est l'un des points les plus élevés de la citadelle) au nord du « palais de [Paraśu]Rāma »²⁴. Même si les fouilles restent à ce jour insatisfaisantes, la présence des bassins ne fait guère de doute et il est à peu près assuré que les trois temples, construits vers le VIII^e siècle, ont fait l'objet d'une reprise très substantielle à une date située aux alentours du XI^e siècle.

On en vient donc à l'hypothèse qui semble s'imposer : le roi Rāmapāla, qui rétablit la gloire des Pāla dans le Varendra ou Puṇḍravardhana et reprend Mahasthan dont il fait sa capitale sous le nom de Rāmavatī, est à l'origine de la figure de Paraśurāma. Identifié au héros divinisé Rāma, fils de Daśaratha, dans le *Rāmacarita*, du fait de ses conquêtes, le roi aurait été identifié à Paraśurāma dans le *Māhātmya*, texte qui, par nature, nécessite une figure plus nettement religieuse. Notre hypothèse tend par ailleurs à confirmer la date supposée du *Karatoyā Māhātmya*, que l'on pourrait même préciser au début du XII^e siècle. Sa composition correspondrait à la restauration de la ville de Mahasthan par Rāmapāla et à un infléchissement des pratiques religieuses. *Avatāra* de Viṣṇu mais dévot de Śiva, Paraśurāma fournissait aussi une allusion bienvenue à ce souverain.

22 P. C. Sen, *Mahasthan and its Environs...*, p. 9-10.

23 V. Lefèvre, « Le mystérieux Paraśurāma... » ; id., « Rāmapāla, Rāmavatī and the last glory of Mahasthan », dans *Journal of Bengal Art*, t. 22, 2017, p. 9-20.

24 La littérature indienne ne reculant jamais devant l'hyperbole, il n'est pas surprenant qu'une petite colline passe pour une montagne. Qui plus est, dans une région aussi plate que le Bengale, toute éminence se remarque immédiatement.

Comme signalé au début, les sources textuelles sur Mahasthan sont très rares et très fragmentaires, et c'est l'approche archéologique qui apporte le plus d'informations. Sans la connaissance de ce contexte archéologique, le *Karatoyā Māhātmya* est totalement dépourvu d'intérêt, le texte ne trouvant tout son sens que lorsqu'on parvient à le rapprocher des vestiges. Mais, en retour, sa lecture attentive et une comparaison avec le *Rāmacarita* nous ont permis – du moins si l'on suit notre hypothèse – de combler une lacune importante de l'histoire du Bengale en retrouvant la ville perdue de Rāmavātī.

Vincent LEFÈVRE

Musée national des arts asiatiques-Guimet

ANNEXE

Sommaire du *Dīptāgama*

<p>Chap. I: extraction des mantras Chap. II-XII: l'architecture du temple Chap. XIII-XVIII: iconographie et iconométrie Chap. XIX: l'oblation du site Chap. XX-XXI: cérémonies d'installation (le <i>liṅga</i> et son piédestal) Chap. XXII-XXXI: rites quotidiens et exceptionnels Chap. XXXII: organisation des villages et des villes Chap. XXXIII: rituel du feu Chap. XXXIV-LIV: cérémonies d'installation et culte des images Chap. LV-LVI: les bains Chap. LVII: le mortier Chap. LVIII-LXII: rituels Chap. LXIII: les temples à cinq paliers Chap. LXIV-LXVI: rituels de consécration Chap. LXVII-LXIX: cérémonies d'installation Chap. LXX: les <i>Mudrā</i> Chap. LXXI-LXXIII: cérémonies d'installation Chap. LXXIV: détermination de l'emplacement du site Chap. LXXV: la préparation du site Chap. LXXVI: pose des premières briques Chap. LXXVII-LXXVIII: rituels Chap. LXXIX-XCIII: les fêtes du temple Chap. XCIV: les instruments du culte + dix chapitres donnés par d'autres manuscrits, dont le chap. [xcv] sur les briques de couronnement</p>	<p>Hypothèse de reconstitution Question initiale d'Agni à Śiva et détermination du site: chap. LXXIV-LXXVI Construction du temple: chap. II-XII, LXIII, XCV Iconographie: chap. XIII-XVIII Installation du <i>liṅga</i> et début du culte quotidien: chap. XIX-XXXIII Installation des images mobiles: chap. XXXIV-LIV Consécration du temple et présentation de divers rituels occasionnels ou optionnels: chap. LV-LXII, LXIV-LXXIII, LXXVII-LXXVIII Exposé général sur la fête: chap. LXXIX-XCIII Les instruments du culte: chap. XCIV Extraction des mantras: chap. I?</p>
--	--

Table des illustrations et crédits

Avant-propos | Page 8 : fig. 1. Salle de lecture de la bibliothèque du siège de l'École française d'Extrême-Orient, au sein de la maison de l'Asie, Paris, 22 avenue du Président-Wilson (cl. EFEO). — Page 9 : fig. 2. Vue des troisième et quatrième niveaux de la bibliothèque de l'École nationale des chartes, Paris, 12 rue des Petits-Champs (cl. ENC/Jean-Christophe Ballot).

Introduction. L'École des chartes et l'Asie : une rencontre improbable ? | Page 15 : fig. 1. Première page du cours de grammaire générale et comparée d'Eugène Burnouf à l'École normale, 1830-1833 (BNF, Papiers Burnouf 97, fol. A). — Page 19 : fig. 2. *Ratnaparikṣā*, traité de gemmologie indien, p. 2 (BNF, Sanscrit, 103). — Page 22 : fig. 3. Alfred Martineau (1859-1945), vers 1910-1920 (Aix-en-Provence, Archives nationales d'outre-mer, 3 APC 1). — Page 23 : fig. 4. Claude Badalo-Dulong [-Sainteny] (1922-2017) (cl. ENC, photographie de la promotion 1945, détail).

Sur les traces de l'interprète chinois de Louis XIV | Page 31 : fig. 1. La chapelle de l'Épiphanie, église des Missions étrangères de Paris (cl. Mbzt). — Page 33 : fig. 2. Première page du *Dictionnaire chinois-français* auquel travaillait Arcade (Paris, Bibl. Observatoire, B1/14 (3) – (5), fol. 1). — Page 34 : fig. 3. Journal dit de Paris, extrait du 4 décembre 1713 (BNF, NAF 10005, fol. 7v). — Page 36 : fig. 4a et b. Épitre d'Arcade Huang au Régent Philippe d'Orléans, [Paris], Noël 1716 (Paris, Bibl. Institut, ms. 5809).

Charles-Eudes Bonin, un diplomate au pays des bouddhas | Page 45 : fig. 1. Le père Jean-André Soulié en costume tibétain, vers 1895 (La Courneuve, Archives du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, coll. iconographique, Fonds Bonin, A015570) ; fig. 2. Le père Annet Genestier en costume tibétain, vers 1895 (*ibid.*, A015566). — Page 46 : fig. 3. Le mausolée de Gengis Khan, au nord de la Chine, 1896 (*ibid.*, A015278) ; fig. 4a et b. Portraits du roi de Djoungar, Mongolie, 1896 (*ibid.*, A015255 et A015265). — Page 47 : fig. 5. La grotte des Mille Bouddhas, à Dunhuang, 1899 (*ibid.*, A015229). — Page 48 : fig. 6. Chef musulman et femmes à Lob Nor, 1900 (*ibid.*, A015173) ; fig. 7. Femmes musulmanes à Lob Nor, 1900 (*ibid.*, A015402). — Page 49 : fig. 8. Chef musulman de Lob Nor à cheval, 1900 (*ibid.*, A015391). — Page 50 : fig. 9. Costumes de Bouddha vivant et de femme tibétaine, s. d. (*ibid.*, A015769). — Page 51 : fig. 10. Deux lamas tibétains, s. d. (*ibid.*, A015885).

Frédéric Joüon des Longrais (1892-1975) et le Japon : ambitions et leçons du comparatisme juridique et historique | Page 55 : fig. 1. Professeurs et élèves de première année de l'École des chartes, juin 1914 (Rennes, archives privées Joüon des Longrais). — Page 58 : fig. 2. Frédéric Joüon des Longrais et le personnel de la Maison franco-japonaise, 1940 (*ibid.*). — Page 60 : fig. 3. Banquet amical des intellectuels, Maison franco-japonaise à Tokyo, premier semestre 1940 (*ibid.*). — Page 61 : fig. 4. Dessin de danseurs et commentaire de Joüon des Longrais, printemps 1940 (*ibid.*). — Page 63 : fig. 5. Remise du diplôme de docteur *honoris causa* de l'université de Kyūshū, 31 octobre 1966 (archives de l'université de Kyūshū). — Page 70 : fig. 6. *St Neko la*, 6 décembre 1943, dessin de Frédéric Joüon des Longrais (Rennes, archives privées Joüon des Longrais).

Marie-Roberte (Dolléans) Guignard (1911-1972) et la mise en valeur des collections orientales à la Bibliothèque nationale | Page 74 : fig. 1a. Marie-Roberte Dolléans [-Guignard] dans la salle de lecture de la Bibliothèque nationale de Pékin (archives privées Claire Guignard-Hamon / cl. France China Archives) ; fig. 1b. Portrait

de Marie-Roberte Dolléans [Guignard] vers 1934-1939 (archives privées Claire Guignard-Hamon / cl. Photography of China). — Page 77 : fig. 2. Notes prises par Marie-Roberte Guignard au cours de Paul Pelliot sur l'imprimerie en Chine dispensé pendant l'année 1943-1944 (BNF, Mss, Papiers d'orientalistes Guignard / cl. Nathalie Monnet). — Page 80 : fig. 3. Feuille insérée dans l'ouvrage *Beipingjianpu*, éd. Lu Xun, Pékin, Rong bao zhai, 1934 (BNF, Mss, Fol-impr or-858). — Page 84 : fig. 4. Copie manuscrite de l'*Essai en Mille caractères* en graphies régulière et cursive de Zhi Yong, datée de 641, du fonds des manuscrit chinois de Dunhuang (BNF, Mss, Pelliot chinois 3561). — Page 87 : fig. 5. Vue de la salle de lecture des manuscrits orientaux (Bibliothèque nationale) qui ferma définitivement ses portes le 31 août 2013 (cl. Nathalie Monnet). — Pages 89-93 : fig. 1-16. *Appendice : impressions de Chine de Marie-Roberte (Dolléans) Guignard* (archives privées Claire Guignard-Hamon / cl. Photography of China).

Sciences des ravissements, supplice céleste, silence majeur : Georges Bataille et les philosophies religieuses d'Extrême-Orient | Page 96 : fig. 1. Portrait de Georges Bataille à dix-neuf ans, 1916 (archives Diane Bataille). — Page 100 : fig. 2. La première photographie du « supplicé chinois » possédée par Bataille (archives Diane Bataille). — Page 104 : fig. 3, 5 et 7. Le supplicé de Bataille, avril 1905 (archives Diane Bataille) ; fig. 4. Le véritable Fou-Tchou-Li, vers avril 1905 (La Courneuve, Archives du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, coll. iconographique, PHO00042313) ; fig. 6 et 8. Supplice de Fou-Tchou-Li, vers 1905 (*ibid.*, PHO00042312, PHO00042315).

Un chartiste face à l'épigraphie du Sud-Est asiatique : Louis Finot (1864-1935) | Page 113 : fig. 1. Pierre-Jean David, dit David d'Angers, *Eugène Burnouf*, 1840, médaillon, plâtre original, diam. 18 cm (BNF, Monnaies, médailles et antiques, DA 55). — Page 114 : fig. 2. *Purāṇaṭīkāsaṅgaha* ou *Abhidhammatthavibhāvanī-ṭīkā* par Navavimalabuddhi (fragments) (BNF, Pali 379). — Page 117 : fig. 3. Louis Finot, vers 1930 (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1938, p. 486). — Page 118 : fig. 4. Estampage, effectué en 1883 par Étienne Aymonier, d'une inscription en langue khmère provenant de Tháp Mười, VIII^e s. (BNF, K.6, Inscriptions du Cambodge 306).

Louis Finot (1864-1935), un épigraphiste voyageur | Page 123 : fig. 1. Portrait de Louis Finot, premier quart du XX^e siècle (photothèque de l'EFEO, PARH02032). — Page 124 : fig. 2. Étienne Lunet de Lajonquière, Louis Finot, M. Buandot et M. Briand dans la forêt d'Angkor en 1900 (*ibid.*, CAM20062). — Page 125 : fig. 3. Louis Finot devant une cellule monacale du Vat That Luang à Luang Prabang, Laos (*ibid.*, FINL01161). — Page 131 : fig. 4. Dans un village d'Angkor, Siem Reap (Cambodge), avant 1930 (*ibid.*, FINL00036, FINL00039) ; fig. 5. Lanternes vénitiennes pour la fête des enfants, rue du Chanvre à Hanoi, 1926 (*ibid.*, FINL01351). — Page 132 : fig. 6. Porteurs de bannières religieuses installés dans un restaurant ambulant devant le temple avant le départ de la procession (Vietnam), avant 1930 (*ibid.*, FINL01836) ; fig. 7. Procession au temple de Phù Đổng, province de Bắc Ninh (Vietnam), avant 1930, (*ibid.*, FINL01615) ; fig. 8. Marchande de fruits dans une rue de Colombo (Sri Lanka), avant 1930 (*ibid.*, FINL02677). — Page 133 : fig. 9. Charrettes à boeufs dans une rue de Colombo (Sri Lanka), avant 1930 (*ibid.*, FINL02682) ; fig. 10. Lecture de *dazibao* dans une rue de Yunnanfu, actuelle Kunming (Yunnan, Chine), avant 1930 (*ibid.*, FINL02986) ; fig. 11. Devant une boucherie du marché de Djibouti, avant 1930 (*ibid.*, FINL02688). — Page 134 : fig. 12. Angkor Thom, porte ouest (face est) avant dégagement, Siem Reap (Cambodge), avant 1930 (*ibid.*, FINL00054) ; fig. 13. Angkor Vat, vue d'une tour centrale depuis une galerie de la deuxième enceinte, Siem Reap (Cambodge), avant 1930 (*ibid.*, FINL02253). — Page 135 : fig. 14. En sampan (Vietnam), avant 1930 (*ibid.*, FINL02390) ; fig. 15. Vers la rue de la Soie (sous la porte sud), Yunnanfu, actuelle Kunming (Yunnan, Chine), avant 1930 (*ibid.*, FINL02957).

Concurrentes ou complémentaires ? Quand l'École française d'Extrême-Orient créa la direction des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine | Page 138 : fig. 1. Louis Finot (1864-1935) (photothèque de l'EFEO, CAM20035) ; fig. 2. Paul Boudet (1889-1948) (*ibid.*, CAM19977). — Page 140 : fig. 3. L'EFEO, au 26, boulevard Carreau à Hanoi, 1905 ou après (*ibid.*, VIE08983_4) ; fig. 4. La bibliothèque de l'EFEO (*ibid.*, VIE08983_2). — Page 147 : fig. 5. La Bibliothèque centrale, rattachée à la DABI (*ibid.*, VIE08919) ; fig. 6. Le bâtiment principal de l'EFEO, dans lequel se trouve la salle de lecture (à droite) et le magasin de la bibliothèque (à gauche) (*ibid.*, VIE23193) ; fig. 7. La salle de lecture de la Bibliothèque centrale (*ibid.*, VIE08805). — Page 148 : fig. 8. La salle de lecture de la bibliothèque de l'EFEO (*ibid.*, VIE23230).

De Paul Boudet à Ferréol de Ferry : les archives françaises en Indochine (1917-1955) | Page 157 : fig. 1. Carte d'identité de Paul Boudet, 1931 (Aix-en-Provence, Archives nationales d'outre-mer, 86 APOM 96). — Page 159 : fig. 2. Les archives centrales de l'Indochine à Hanoi, vue extérieure (dépôts) (a) et vue intérieure (salle de travail)(b), 1931 (Aix-en-Provence, ANOM, 86 APOM 52) ; fig. 3. Archives et bibliothèque du Cambodge à Phnom Penh, vue générale, 1931 (*ibid.*, 86 APOM 52). — Page 160 : fig. 4. Cadre de classement des archives de l'Indochine dans *Règlement et instructions pour l'organisation et le classement des archives* (arrêtés du 29 novembre 1917 et du 26 décembre 1918), Hanoi/Haiphong, 1919 (*ibid.*, 86 APOM 48). — Page 162 : fig. 5. Cours de formation des secrétaires-archivistes, 1939-1940 (*ibid.*, 86 APOM 88). — Page 164 : fig. 6. Paul Boudet dans son bureau à Hanoi, 1931 (*ibid.*, 86 APOM 52). — Page 169 : fig. 7. Caisses en provenance d'Indochine dans les sous-sols du Centre des archives d'outre-mer, à Aix-en-Provence, 1966 (*ibid.*, 1966/8).

Les archives d'époque coloniale au Vietnam, une porte d'entrée pour une histoire du monde contemporain : panorama des fonds et des problématiques actuelles | Page 172 : fig. 1. Plan d'ensemble de la direction des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine, dressé par l'inspecteur principal des Bâtiments civils, 1920, 65 × 80 cm (Hanoi, Centre n° 1 des Archives nationales du Vietnam, KT558). — Page 173 : fig. 2. Centre n° 1 des Archives nationales du Vietnam, Hanoi (cl. Archives nationales du Vietnam) ; fig. 3. Centre n° 1 des Archives nationales du Vietnam, magasin des archives coloniales (cl. Archives nationales du Vietnam). — Page 175 : fig. 4. *Châu bản* en cours de restauration (cl. Archives nationales du Vietnam) ; fig. 5. Salle de lecture du Centre n° 1 des Archives nationales du Vietnam (cl. Archives nationales du Vietnam). — Page 176 : fig. 6. Centre n° 2 des Archives nationales du Vietnam, Hô Chi Minh-Ville (cl. Clémence Becquet). — Page 177 : fig. 7. Centre n° 3 des Archives nationales du Vietnam, Hanoi (cl. Archives nationales du Vietnam) ; fig. 8. Centre n° 4 des Archives nationales du Vietnam, Dalat (cl. Diane Selwyn).

Sources textuelles et données matérielles : quelques exemples de l'apport de la « méthode chartiste » à l'indianisme | Page 187 : fig. 1. Arborescence des manuscrits du *Dīptāgama* (schéma Vincent Lefèvre). — Page 189 : fig. 2. Le temple de Rājendracōḷīśvara à Gangaikondacholapuram, milieu du XI^e siècle (cl. V. Lefèvre). — Page 190 : fig. 3. Un des pavillons d'entrée (*gopura*) du temple de Nāṭarāja à Chidambaram, XII^e siècle (cl. V. Lefèvre). Page 191 : fig. 4. Vue de la galerie de l'enceinte sud du temple de Rājārājesvara à Tanjore, début du XI^e siècle (cl. V. Lefèvre) ; fig. 5. Le pavillon sud, en forme de char, du temple d'Airāvatesvara à Darasuram, seconde moitié du XII^e siècle (cl. V. Lefèvre). — Page 192 : fig. 6. Śiva accordant sa grâce à son dévot Caṇḍeśa, temple de Rājendracōḷīśvara à Gangaikondacholapuram, milieu du XI^e siècle (cl. V. Lefèvre). — Page 194 : fig. 7. Vue des ruines de l'enceinte nord de Mahasthan (cl. V. Lefèvre). — Page 195 : fig. 8. Carte du Bangladesh avec localisation du site de Mahasthan (Mission française de coopération archéologique au Bangladesh). — Page 196 : fig. 9. Carte archéologique du site de Mahasthan (Mission française de coopération archéologique

au Bangladesh). — Page 197 : fig. 10. Schéma d'implantation des divinités sur le site de Mahasthan selon le Karatoyā Māhātmya (schéma V. Lefèvre). — Page 199 : fig. 11. Vue aérienne des ruines de Bairāgīr Bhiṭā à Mahasthan (Google Earth).

D'hier à aujourd'hui, les liens entre l'École des chartes et les Archives nationales du Vietnam | Page 203 : fig. 1. L'entrée du Centre n° 1 des Archives nationales du Vietnam, Hanoi, 2019 (cl. Odile Welfelé). — Page 208 : fig. 2. Le fichier Boudet d'origine au Centre n° 1 des Archives nationales du Vietnam, Hanoi, 2017 (cl. O. Welfelé). — Page 209 : fig. 3. Première réunion de la branche régionale de l'Asie du Sud-Est (ICA), Kuala Lumpur, 9 juillet 1968 (fonds privé Phương Nghi Rideau). — Page 210 : fig. 4. Visite du directeur des Archives du Sud Vietnam et de son adjointe aux archives de l'armée vietnamienne, ca. 1968-1969 (fonds privé Phương Nghi Rideau). — Page 212 : fig. 5. Signature de l'accord de coopération entre la direction des Archives de France et la direction d'État des Archives de la république socialiste du Vietnam à Hanoi, 20 janvier 2016 (cl. Archives nationales du vietnam). — Page 213 : fig. 6. Inauguration de l'exposition Hồ Chi Minh, sa vie et ses œuvres à travers des archives du Vietnam et de l'étranger, Hanoi, 28 août 2019 (cl. Archives nationales du vietnam).

L'aventure partagée du traitement des archives de Norodom Sihanouk (2004-2010) | Page 217 : fig. 1. Olivier de Bernon dans un monastère de la province de Kandal (Cambodge), 1992. — Page 218 : fig. 2. Audience accordée par Valéry Giscard d'Estaing à Norodom Sihanouk au palais de l'Élysée, 13 décembre 1979 (AN, 5 AG 3 3517, reportage 4214). — Page 219 : fig. 3. Olivier de Bernon présente au roi Norodom Sihanouk l'inventaire publié de ses archives, en présence de la reine Monique et de Clothilde Roullier, Pékin, 9 février 2010. — Page 222 : fig. 4a, b et c. Palais royal de Pékin (a), d'où provient une partie du fonds d'archives de Norodom Sihanouk. Après avoir été stocké au sous-sol de l'École française d'Extrême-Orient (b), il arrive aux Archives nationales en juin 2006, où Clothilde Roullier en assure le traitement scientifique (c). — Page 224 : fig. 5. Inventaire des archives de Norodom Sihanouk conservées aux Archives nationales (Paris, Archives nationales/EFEO/Somogy, 2010).

L'École des chartes et la formation des archivistes en Chine | Pages 236-237 : fig. 1. Panorama de Wuhan (https://mp.weixin.qq.com/s/jr0L2IZse-LKsXcdQAA_VQ) — Page 238 : fig. 2. Campus de Wuhan University, vue générale (cl. Howchou) ; fig. 3. Wuhan University, School of Information Management (cl. Fu Ling). — Page 243 : fig. 4. Portail de l'École des chartes, en Sorbonne de 1897 à 2014 (cl. Jebulon) ; fig. 5. Immeuble art déco du 65, rue de Richelieu (Paris, 2^e arr.) dans lequel l'École s'est installée en 2014 (cl. Didier Plowy).

Table des matières

- 7 *Avant-propos*
par Michelle BUBENICEK et Christophe MARQUET
- 11 *Introduction. L'École des chartes et l'Asie : une rencontre improbable ?*
par Olivier PONCET

LES CHARTISTES ET L'EXTRÊME-ORIENT : PORTRAITS ET MÉTHODES

- 31 *Sur les traces de l'interprète chinois de Louis XIV*
par Danielle ELISSEEFF
- 39 *Charles-Eudes Bonin, un diplomate au pays des bouddhas*
par Jean-Philippe DUMAS
- 53 *Frédéric Joüon des Longrais (1892-1975) et le Japon :
ambitions et leçons du comparatisme juridique et historique*
par Olivier PONCET
- 73 *Marie-Roberte (Dolléans) Guignard (1911-1972) et la mise en valeur
des collections orientales à la Bibliothèque nationale*
par Nathalie MONNET
- Appendice : *Impressions de Chine de Marie-Roberte (Dolléans) Guignard*
par Marine CABOS-BRULLÉ
- 95 *Sciences des ravissements, supplice céleste, silence majeur :
Georges Bataille et les philosophies religieuses d'Extrême-Orient*
par Cédric MONG-HY

LES CHARTISTES, L'INDOCHINE ET L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

- 113 *Un chartiste face à l'épigraphie du Sud-Est asiatique : Louis Finot (1864-1935)*
par Pierre-Sylvain FILLIOZAT

- 123 *Louis Finot (1864-1935), un épigraphiste voyageur*
par Isabelle POUJOL
- 137 *Concurrentes ou complémentaires ? Quand l'École française d'Extrême-Orient
créa la direction des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine*
par Cécile CAPOT
- 153 *De Paul Boudet à Ferréol de Ferry :
les archives françaises en Indochine (1917-1955)*
par Olivia PELLETIER
- 171 *Les archives d'époque coloniale au Vietnam,
une porte d'entrée pour une histoire du monde contemporain :
panorama des fonds et des problématiques actuelles*
par Philippe LE FAILLER

ACTUALITÉ ET AVENIR DES CHARTISTES EN ASIE

- 185 *Sources textuelles et données matérielles : quelques exemples
de l'apport de la « méthode chartiste » à l'indianisme*
par Vincent LEFÈVRE
- 203 *D'hier à aujourd'hui, les liens entre l'École des chartes
et les Archives nationales du Vietnam*
par Odile WELFELÉ
- 215 *L'aventure partagée du traitement
des archives de Norodom Sihanouk (2004-2010)*
par Pascal GENESTE

ENVOI

- 231 *L'École des chartes et la formation des archivistes en Chine*
entretien de Jacques BERLIOZ avec Bruno DELMAS et Yujue WANG
- 249 *Résumés*
- 255 *Index*
- 263 *Table des illustrations et crédits*

CHARTISTES EN ASIE

SCIENCE HISTORIQUE ET PATRIMOINE AU LOINTAIN (XIX^e-XXI^e SIÈCLE)

Depuis sa création en 1821, l'École des chartes, vouée à la formation des conservateurs d'archives, de bibliothèques et de musées, entretient avec l'Asie un rapport singulier. Ses anciens élèves, qu'ils aient été chercheurs, diplomates ou administrateurs, l'ont nourri de leur curiosité, dans le contexte de la présence coloniale en Indochine et en Inde. L'un d'eux, Louis Finot, en créant l'École française d'Extrême-Orient (EFEO) à la fin du XIX^e siècle, illustre la force d'attraction du continent asiatique et de ses cultures sur cet établissement de formation et de recherche original.

Les auteurs de ce volume richement illustré posent les jalons de cette aventure intellectuelle ininterrompue, de l'indianiste et philologue Eugène Burnouf, issu de la première promotion de l'École des chartes, à Georges Bataille, en passant par le consul explorateur Charles-Eudes Bonin. Tous montrent la diversité des approches disciplinaires unies par une méthode commune, où la critique des sources prime. L'Indochine fut le laboratoire le plus fécond de la rencontre entre les Chartes et l'EFEO, faite de collecte, de conservation, d'inventaire, d'édition et d'étude de sources écrites et monumentales. L'histoire récente a enfin reconfiguré le dialogue original de ces deux institutions avec l'Asie autour de nouveaux enjeux et de nouvelles ambitions, dont témoigne en particulier l'attention mutuelle accordée au patrimoine archivistique.



PSL*



ISBN: 978-2-35723-161-0
PRIX: 39 €



9 782357 231610